

PATOIS SAVOYARD



POÉSIES PATOISES

avec musique

suivies de quelques Poésies françaises

de

JOSEPH FONTAINE

Poète Rumillien

Préface de E. PROVENT



ANNECY

Imprimerie HERISSON Frères

1937

Un Centenaire

UN GRAND POÈTE RUMILLIEN :
Joseph FONTAINE

12 novembre 1955

L'atmosphère volcanique dans laquelle nous trépidons n'est pas propice au recueillement. Emportée dans le tourbillon des événements intérieurs ou extérieurs, obsédée par les perspectives vertigineuses des découvertes scientifiques qui nous conduiront bientôt dans la lune, parce que notre planète aura été atomisée, l'opinion, incapable de faire halte dans le présent, ne songe pas à faire un retour vers le passé. Et c'est un grand malheur... car, si gouverner c'est prévoir, vivre, c'est le souvenir. Voilà pourquoi je demande aujourd'hui à tous mes compatriotes savoyards, en particulier à ceux de l'Albanais et de Rumilly de rendre l'hommage qui est dû à la mémoire du grand poète savoyard que fut Joseph Fontaine.

Le 5 septembre 1855 — il y a cent ans — il naissait à Rumilly dans le quartier de la Môle, où son père tenait une modeste échoppe de cordonnier. Après de solides études au Collège de sa ville natale dont la réputation portait ombrage aux Lycées d'Annecy et de Chambéry, il entra dans la carrière de l'enseignement et consacra toute son existence au beau métier d'éducateur dont on ne mesure pas assez la grandeur et la servitude. Noble tâche, mais combien délicate, qui consiste à éveiller les intelligences, à former les caractères, où l'on donne beaucoup plus qu'on ne reçoit, qui exige un ensemble de qualités peu communes : intelligence, fermeté, bonté, désintéressement, abnégation. Toutes ces qualités, Joseph Fontaine les possédait au plus haut degré, si j'en juge par les confidences que, le lendemain de sa mort, le 11 novembre 1913, voulut bien me faire son chef direct, le Proviseur du Lycée de Marseille.

Chaque année, la distribution des prix à peine terminée, J. Fontaine prenait le train pour venir se détendre dans sa propriété de Saint-Germain-la-Chabotte. C'est là, que j'ai eu le privilège d'user et d'abuser de son inépuisable hospitalité, de connaître l'homme et son œuvre, d'apprécier la vivacité et la perspicacité de son intelligence, la finesse et la causticité de son esprit, la richesse de son cœur. Il aimait la jeunesse. Sa maison retentissait des éclats de rire que son enjouement spirituel provoquait à longueur de journée. Sa conversation était un véritable feu d'artifice que nous ne manquions pas une occasion de déclancher. Nous savions par sa fille qu'il écrivait; mais nous devions déployer des ruses de Sioux pour vaincre sa modestie naturelle et le décider à nous dire ou à nous chanter ses œuvres.

En effet, renouant la tradition antique, il ne séparait pas la poésie de la musique et il nous chantait la plupart de ses poèmes sur des airs que, sans être mélomane le moins du monde, il composait lui-même. Sous la diversité de sa production on reconnaissait aisément que sa verve avait une source d'inspiration unique : la Savoie et les Savoyards.

Sans être insensible à la grandeur de la haute montagne, des pics vertigineux coiffés de neiges éternelles, aux massifs majestueux il préférait les horizons apaisés, les pentes accessibles, la douceur plantureuse de la Combe albanaise. La voici au printemps :

*La nature s'éveille
Dans un berceau de fleurs ;
Un chaud rayon sommeille
Sur les sarments en pleurs.
La blanche pâquerette,
En nos prés reverdis,
Scintille, humble planète
D'un petit paradis.*

Sa plume savait s'échauffer davantage et passer de l'idylle à l'invective. Un jour qu'un feuilletoniste marseillais s'était permis de dénigrer Aix-les-Bains et son lac, J. Fontaine trempa sa plume dans l'acide pour dire son fait à l'audacieux sacrilège.

*Nous tirons nul souci du farouche anathème
Que tu lances sur nous. Le jet amer du fiel
Qui jaillit du crapaud, dans sa fureur extrême,
Ne peut atteindre au ciel !
Souffe, gonfle la gorge ! embouche la trompette,
Fais vibrer les échos d'injurieux hoquets
Traite-nous d'hôteliers, de croupiers, doux poète !
D'avidés mastroquets.*

Le lac est assez pur pour que son flot nous lave.

Certes, j'en sais qui s'enorgueilliraient de pouvoir signer des vers de cette qualité. Ce n'est pourtant pas dans ces poèmes français qu'il faut chercher le talent original de J. Fontaine. Sa langue, c'était celle de son père et de sa mère, c'était celle des paysans de l'Albanais, c'était la seule qu'il employât lui-même pendant les vacances, c'était le patois, et c'est dans son œuvre patoise qu'il donne sa pleine mesure. L'Albanais compte plusieurs écrivains patoisans, qu'il a d'ailleurs connus, aimés, admirés. Que de fois n'a-t-il pas évoqué la silhouette du médecin Béard, s'acharnant sur son fameux « Curoset » de Marcoz d'Ecle, l'auteur du Croaizu, de Constant Berlioz, d'autres encore... Sans leur faire injure, je crois pouvoir dire que J. Fontaine les dépasse tous par l'ampleur et l'authenticité de l'inspiration, la couleur, la vigueur, voir la verdeur de l'expression.

* * *

Ses thèmes favoris ? C'était la nature à toutes les saisons et à toutes les heures ; c'était la maison natale, c'était sa ville natale, c'était la Savoie, c'étaient les « travaux et les jours » du paysan savoyard.

Il chantait toutes les saisons « Voici le printemps » :

*On n't'u Printeps ! Déjà l'arbépin rbiôlé,
L'ranssignolé sobliè dièn lós boaisson ;
Lalurette en l'air va tranfoia lé niôlé,
Dire u bon Diu d'préparé lé mèsson.*

Voici l'aube... Debout les maîtres et les valets, les champs réclament la charrue...

*Su lós cré emborni déjà l'arbà blanchèyè,
Et lós sapins poétus, su lé cimè gropà,
Ont l'air d'attendre l'jhor, onco lièhò qu'émèyè,
Cmè dsombré sentinèlle u sonjhon d'leù rempà.*

*Lós bu sont aglietta, Tranquillo, lós ju riond,
Daipoé l'soai d'la bovà al argardont la rotà,
En attendèn l'bovi qu' l'alla prédré la gottà,
Et s'léchant lós naru et reumont leù dédion.*

Après la journée de labeur, c'est le retour à la ferme et le calme d'une belle soirée d'été.

*Lair é tièdo ; l'polet brille u clioçhi d'Veglisè ;
Après la spa, l'paysan sort dior èn bré dè chmisè,
Sétouille épantrèna sus la pirra d'son soai,
U contr'on vieü talot onco chaud du sèloai !*

*Lós ju mettia fromà, à l'ombrè du grand pòblo
Qué grèvolé d'vant lui, é fa son contio doblo,
Dés vaichò qual tra à la fin dés mèsson,
Et rêve é grous écus qu'vont gonfià sos borson.*

Voilà-t-il pas que, séduite par les villes tentaculaires, toute une génération de jeunes cherche à désertir la campagne... Pauvres fous... De cruelles déceptions vous attendent = Restez chez vous.

*Ouai, ma fai ! la ièta lés virè,
A r'los qu'abandon leù maison ;
N' saï pas quin diablo lés attirè
Et lés fa pèdrè la raison.
En pièn sèloai, loèn dés taudis ;
N'tron pianchi va p'haut qu'lès étallè,
Et n'sarrètè qu'u Paradis.*

REFRAIN

*Campagnard, restins çhi nos !
Nos ains d'pan dièn la patirè,
On a d'tome a la panirè,
D'barra d'bon vin u fartot !
Campagnard ! (bis) restins çhi nos !*

On ne mourra jamais de faim à la campagne. Quand tout fera défaut il restera « lós matafans » à la gloire desquels il écrivit une chanson dont nous reprenions en chœur le refrain à gorge déployée.

*Lós Savoyard
N'sont pas d'goliard ;
Car, pèndèn qu'é sont mioché,
Et né m'diont pas d'briochè.
Lós Savoyard
Sont d'fort gaillard ;
Lós père et lós enfant,
Nos mèitns tós d'matafan,
Viva lós matafan (bis).*

UN GRAND POÈTE RUMILLIEN : JOSEPH FONTAINE

◆ SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE

Les longues soirées d'hiver n'étaient pas du temps mort. Notre poète aimait à évoquer les veillées qui rassemblaient tout le village dans le « pélo » quand ce n'était pas « diét la bovâ ». Sous l'obscur clarté qui tombait du croaizu. On teillait le chanvre, on cassait les noix, car en ce temps-là chacun faisait sa toile et son huile, mais tout en « gromailant » on chantait, on mangeait et on buvait, on racontait des histoires jusqu'à l'aube.

*Dièn lés bonnè saison, quand toè' lés nuirè baïllon,
L'en darri, près du foa, n'tros bon païsan gromaillon.
L'polet pu bin chantâ ; l'cocu répètà l'heûra,
Châcon dit sa chanfon et péquè sa roumeïra ;
Lôs bravô font frèna lôs chassi ; la crèdencè.
Et Joson, qu'fâ l'arô, plieûrè cm'on grou baban,
Quand ai avoué çhanta « Geneviève d'Braban ».*

A proximité de trois frontières, la Savoie était un pays de cocagne pour les contrebandiers, dont J. Fontaine a cristallisé la légende dans sa fameuse « Bliagua d'contrebendi » pliant sous le poids de leurs « ballots » Calaman et sa bande était sur le point de passer la frontière, lorsque brusquement, du fond d'un talus, surgit un, puis deux, puis trois douaniers. Se jetant sur le plus petit de la bande, le chef des gabelous veut empoigner « le nanbot Morailè ».

*« Eh ! ptiou Poucet : allè ! pas tant d'façon
« Qu'el dit, dépasche à dévri tos borson ;
« Fila d'avant maî, u d'té m'to d'sos ma vésta ! »*

*Ah ! môs ami ! la tiéva n'pâs pè lésta !
Lè ptiou Morailè attrapè n'tron gâpian
P'la piau du cu, l'virè cm'on matafan,
On coup, dou coup, u bè dés brè l'berlanschè,
Poé illè n'haut, l'fâ tranjoîà lés branschè...
Sus los douaïsson d'crèyou lè vi r'bombè !...
Y a trente an d'cé !... Mais nion n'a l'viu r'tombè ! !*

Tous les rumilliens connaissent le « Sarmon d'Encorâ d'Lourné ». Les habitants de cette paroisse proche de Rumilly versaient dans le matérialisme. Foin de la religion... Ils ne pensaient qu'aux écus... Ils travaillaient le Dimanche. Ils ne mangeaient la viande que le Vendredi. Le pauvre Curé les sermonnait en vain. Pendant le sermon, les femmes somnolaient quand elles ne ronflaient pas. Les hommes, debout au fond de l'église parlaient de la pluie et du beau temps. Un beau Dimanche le brave Curé ne pu contenir son indignation.

*Ah ! tou dînsè, âit l'encorâ,
Qu'vos m'avouïsi ?... Vs'été dannâ ;
Griboliè vos tint p'lés patalè ;
U foâ d'l'ensé v's allâ plionjhi,
Et l'foâ de Diu va vos ronjhi,
Vos carcinâ jusquè râtalè !
Lourné ! Lourné ! tou qu'té dêvniû ?
Pè montâ l'en-haut çhi l'bon Diu,
Ta coppâ totè lés catalè !
A rli moment on étranjhi,
Qu'taî restâ darri l'bénaïti,
Sè tniû, lés cutè d'rire !...
L'encorâ, rojho cm'on pavot,
L'apostrophè et l'dit : Grou gavot.
Qu'âi tou qué qu'tâ a dirè ?
— Maî ?... Rèn ! D'n'ai pâ l'envia d'badnâ.
Lés jhèns d'Lourné sont tôs dannâ ;
Vsûi preû dè ; n'y a pâ d'dotto !
D'm'è farrî d'bila s'den itou ;
Mais, brogro, d'né sé pâ si fou ;
D'sé de Rmèlly !... D'm'èn fotto ! ! !*

Amoufieux fou de son patois, il voyait rouge quand on essayait de dénigrer sa langue maternelle. Après l'annexion, une propagande justifiée peut-être, maladroite à coup sûr, prétendait bannir le patois non seulement de l'école mais de la famille. Notre poète réagit aussitôt avec sa vivacité coutumière.

*Yore, à Rmèlly, é défendu
D' parlâ patoé : On est pèndu
S'on vu restâ l'enfan d'son parè.*

*Tot l'mondo parlè l'Parifin ;
S'té di « bonjhor » à quâquè v'sin,
Dièn la villiè lèngua d'ta marè,
Vlan ! du coup t'lo coppè l'soblè ;
Rli bénoni bâille et n'pu plié
T' parlâ cmè parlavè son parè.*

*Et t'rèpond « Môssieu ! » grou cmè l'bré,
« Tout vu, Môssieu, à votre gré ? »
Yeû-tou qu'tè donc, ma pouira marè ?
Yeû-tou qu'y a rîôs mots qu' d'amivou,
Qu'avoué pliaïsi davouïssivou.
Quand t'pariiva a mon vieû parè ?*

J. Fontaine était-il donc francophobe ? Il ne faut pas l'avoir connu pour le soupçonner d'autonomisme ou d'italianisme. Il aimait la France de tout son cœur. Mieux que tout autre, il savait que la civilisation savoyarde devait tout à la France, rien au Piémont. Bien mieux. Des écrivains savoyards avaient contribué à l'enrichissement de la littérature française. C'est un évêque Savoyard, François de Sales, qui écrivit l'Introduction à la Vie dévote. C'est un savoyard, Vaugelas, qui, avec ses célèbres Remarques sur la langue française, fixa, en quelque sorte la langue classique jusqu'alors bien flottante. Français de cœur et d'esprit, Fontaine estimait qu'il n'y avait pas d'incompatibilité, que la coexistence — pour employer un terme à la mode — était possible entre le langage de la petite et de la grande patrie. Pourquoi proscrire le dialecte savoyard qui a, lui aussi, ses lettres de noblesse ? Les païis ne sont pas ce qu'un vain peuple pense, du patois écorché, comme l'italien et l'espagnol, comme le picard et le limousin, le savoyard dérive directement du latin, ancêtre commun à toutes les langues romanes. Si l'un de ces dialectes romains, celui de l'île de France, a fini par l'emporter sur les autres, c'est uniquement pour des raisons historiques, qui n'ont rien à voir avec la linguistique. Le dialecte « francien » ou « français » a suivi la fortune de ses princes, qui, par voie de conquête, de mariage, d'héritage ont réalisé l'unité politique de la France. Si Charles le Téméraire l'avait emporté sur Louis XI la France s'appellerait Bourgogne et nous parlerions tous Bourguignons. Si les comtes et ducs de Savoie, au lieu de tourner leurs ambitions au delà des Alpes, s'ils avaient poursuivi leurs conquêtes vers l'ouest, si, au lieu de l'unité italienne, ils avaient réalisé l'unité française, notre grande patrie s'appellerait Savoie. On parlerait savoyard des Pyrénées aux Vosges, et de Nice à Dunkerque. Si la Garonne avait voulu... Mais, la Garonne n'a pas voulu. Et pourquoi J. Fontaine est un poète, non pas national, mais régional.

Cela ne l'empêche pas d'être un grand poète.

J. MONARD,
Anciens Professeur au Lycée d'Annecy.

JOSEPH FONTAINE

POÈTE RUMILLIEN

Parmi les poètes du terroir savoyard qui ont célébré et honoré leur pays natal, Joseph FONTAINE tient une place toute particulière.

Né à Rumilly, le 5 septembre 1855, il passe toute son enfance et sa prime jeunesse sur les bords du Chéran et de cette Néphaz qu'il chantera plus tard, au sein de ces paysages doux et familiers dont il s'emplira les yeux et le cœur pour toute sa vie. Entre temps, il fait de solides études au Collège de sa ville, auquel il gardera un souvenir fidèle.

Puis, un jour, les diplômes nécessaires acquis, il lui faut songer aux nécessités de l'existence. Ayant choisi la carrière de l'enseignement, il quitte son cher Rumilly pour aller occuper successivement les postes d'instituteur à Virieu-le-Grand, de répétiteur au Lycée d'Avignon, de surveillant général au Lycée d'Aix-en-Provence et enfin de professeur au Lycée de Marseille où il se fixe définitivement.

Partout il remplit ses fonctions avec une conscience professionnelle exemplaire, mais partout aussi il emporte l'image de la petite patrie avec le regret de s'en éloigner pour de longs mois, et c'est avec joie qu'il revient chaque année passer au pays de Savoie toutes les périodes de ses vacances.

A Marseille, il a fondé un foyer qui lui procurera l'asile sûr et le calme bonheur, mais il n'en reste pas moins attaché à ses amis avec lesquels il entretient d'affectueuses et constantes relations.

Il apparaît bien que les sources de son inspiration poétique sont, d'une part, le culte de la famille et de

l'amitié, et, de l'autre, l'amour du sol natal. Son œuvre mériterait d'être publiée en entier. On aura du moins une idée du talent de l'auteur en lisant les pièces insérées dans le présent recueil. On y trouvera une rare élévation de pensée en une forme atteignant parfois la perfection classique. Là encore, c'est le souvenir du « pays » qui inspire le poète. L'absence avivé, exaspère presque son amour de la petite patrie, et il faut l'en croire lorsqu'il nous parle de son *exil* en des vers qui rappellent les « Regrets » de Joachim du Bellay ou le « Milly » de Lamartine.

La nostalgie donne aux chants de cet enfant de la Savoie un accent personnel qui le classe à part dans la pléiade rumillienne :

*O pays bien aimé ! Ma petite patrie !
Vallons, torrent limpide, humble et calme cité !*

La douce vision le hante perpétuellement :

*Je vois d'ici l'aurore,
Dans sa rose clarté,
Qui dessine et colore
Les toits de ma cité.
J'entends l'onde qui roule
Dans le lit du Chéran,
La brise qui roucoule
Sur les bords du torrent ;
Et, de sa voix plaintive,
La Néphaz fugitive
M'appelle en murmurant.*

Poésie simple, mais harmonieuse et surtout émouvante parce qu'elle sort du cœur.

Et quelle mélancolie poignante dans ces vers écrits hâtivement au cours d'un voyage de « rentrée » et intitulée *Retour de vacances* (en gare de Grenoble entre deux trains) :

*Pendant que de nos monts je vois les pics sublimes
S'élever flamboyants dans un ciel toujours bleu,
Mon cœur ému s'élance au delà de leurs cimes
Et vous envoie à tous un douloureux adieu,*

*Adieu, mes chers amis, la vapeur nous emporte
Là-bas, au loin, bien loin, sur la terre d'exil ;
Mais votre souvenir vers vous tous nous reporte,
Nous sommes cerfs-volants dont vous tenez le fil !*

Une terre à laquelle on a voué un tel culte est une terre sacrée. Aussi, lorsqu'un rédacteur d'un journal littéraire de Marseille, versificateur d'ailleurs élégant, osera renier le lac du Bourget sous le singulier prétexte que la vapeur et les casinos ont « déshonoré ses flots » et déclarera ne plus vouloir revenir parmi ses « riverains avides », il faut voir quel sursaut d'indignation dresse notre poète contre le blasphémateur :

*Bon voyage, mon Jean ! Va, décampe au plus vite
Avec tes poings serrés !*

.....
*Souffle, gonfle ta gorge ! Embouche ta trompette,
Fais vibrer les échos d'injurieux hoquets.
Traite-nous d'hôteliers, de croupiers, doux poète,
D'avides mastroquets.*

*Le lac est assez pur pour que son flot nous lave.
Lamartine, ton Dieu, que nous aimons aussi,
Exalta ce pays où tu répands ta bave,
Que ta plume noircit.*

*Il parcourut nos monts, entra dans nos chaumières,
S'assit à nos foyers, y rompit le pain noir,
Oubliant sous nos toits les coutumes altières
Du somptueux manoir.*

*Sur nos sommets sereins où planait son génie,
Sa pensée était libre, et les bruits d'alentour
N'entravaient nullement la divine harmonie
Du divin troubadour.
Où le Titan chanta, le petit nain bourdonne.*

.....
(Réponse à Jean P., auteur du Lac, dans la *Cornemuse*,* journal de Marseille.)

L' printèps

On n'tu prin-tèps Dé-jà l'arbè-pin r'biò-lè L'ranssigno-
 li so-bliè dièn los boais-son L'a-luètto en l'air va tranfo-la le
 nis-li Dire u bon Diu d'prè-pa-ra la mes-son T'los pra p'le
 ro-çhé L' printèps ac-cro-çhé L' prin-tèps ac-cro-çhé Son mantio
 vèt Et d'os sa blou-sa Al a la rou-sa Al a la
 rou-sa L'pa-rot ro-vèt.

L' PRINTÈPS

On n'tu Printèps ! Déjà l'arbépin rbiòlè,
 L'ranssignolè sobliè dièn lós boisson ;
 L'aluètè èn l'air va tranfola lé niòlè,
 Dire u bon Diu d'prèparà lé mèsson.

Tòs lós matin, l'menton sus la montagnè,
 L'sèloaï sorit èn quittèn lós Bojhu ;
 Et vé là né, quand è plionjh' èn Çhotagne,
 Sus l'mont Cliardon è rit cmè dot bossu.

P'los pra, p'lé rôchè,
L'Printèps accrôchè
Son mantiô vêt,
Et d'sos sa blousà,
Al a la rousà,
L'pavot rovêt.

Dièn lé campâgnè
E vos lé vâgnè
A pliennà man.
U bèt dé fôlliè
Qu'la rosà môlliè
E pènd d'diaman.

Lé mossè frison,
Lé violtè rison,
Sèn yu volaï ;
Et lé marmouisè,
U pid dé sisè,
Prènnion l'séloaï.

Sus l'bro èn soava,
La picarâvâ
Fâ son ptiou nid ;
Son bet travaillè
L'hèrbâ, la paillè,
P'lo bièn garni.

Lé peussè, l'tirè,
Lé teurnè, l'virè
L'pètro, la quoua ;
La brava mârè
Vitô prépârè
On liai p'sos oa.

L'mâlo què grillè
Pré d'liou s'arguillè
Cm'on amoaireu ;
E trèpn, é vulè,
E chant', é piulè,
Tant qu'al-t-hèreu !

L'aijho, lé pliantè,
Tot l'monde chantè,
Quin beau momènt !
Lé brâves heurès !
Sé quâcon plieurè,
E lé sarmènt !

Los vieu s'séparon,
L'hivé, s'accaron
Darri l'fornè ;
Yor' é s'abadon,
Diaurdon, gambadon
Dièn lé cortnè.

L'long d'la morailè
E s'èn gromailè !
Diu sâ c'qu'é dion !
Çhâcon s'dépachè,
E vos-èn crachè
Daipoé l'dédion !

L'rai, los royaumo,
Tos los grands hommo
D'totè nachon,
N'tros gai compèrè
N'èn r'font l's histuèrè
A leü façon.

Le ptiou qu'é r'passè
En rvègnièn d'cliassè
L'pani u bré,
N'sâ pas qu'sè dirè
En lé viaï rirè
Sèn crèndrè l'fré !

Quant vint la d'mènjhè,
Tôs, on sè r'vènjhè
Du vent, d'la naï ;
Et sus lé rotè
Y a moèn d'sabotè
Qué d'solâ naï.

Drôlò Printèps, gai luron, tojhor jhuèno,
U fôd dé boè, fâ chantâ lôs cocus !
Fa peussâ l'bliâ et vardèvi lôs çhèno ;
Tos pipons d'or vâillon mé qu'lôs écus !

L'MATIN A LA CAMPAGNE

Su l'òs cré emborni déjhà l'arbà blanchèyè,
 Et l'òs sapins poèntus, su lé cimè gropà,
 Ont l'air d'attendrè l'jhor, onco lùçhò qu'émèyè,
 Cmè d'sombrè sentinèlle u sonjhon d'leü rempà.

L'étailà du bòvi, qu'sè léva la darrirè,
 Brillè c'mon grou diaman, tindi qu'ses ptioutè srœu,
 Qu'ont usà leü fâre, truvont qu'è banstou preü,
 Et s'enfonçont dièn l'ciel èn amortèn leu lmirè.

L'aigliè, su son rochè, l'rapàtin su sn'avan,
 Cmènçont d'uvri l'òs ju et sacauzont lès àlè ;
 La lupià qu'vai vnii l'jhor, avoé la né détalè,
 Et seulà và bòbà u fòd d'on blion cavan.

La brisè du matin p'l'òs grand çhénò sospirè,
 Et caressè l'òs nids plièn d'aïjos dièn l'boisson ;
 Sùs l'òs paï fulatins l'passè tot em'on frèsson,
 Et fà carillonnà l'òs moguets et lès brirè.

D'on coèn du polailli écliaté l'gai cliairon
 Du grou coquò qu'sè drissè u mètè d'sés polaillè ;
 P'lès fète d'la paraï, à travé lès morailè,
 E réveillè dièn l'beu lès bétie et l'bovairon.

Alerta ! E l'mômèn d'empôgni sés culottè
 Et d'saüta bas du liai... L'maître avoé l'òs valèt,
 Dièn on revirmarion enfilont leu gilets,
 Et banstou p'l'òs égrà on avoui leu sabottè.

L'òs bu sont aglietta. Tranquillo, l'òs ju riond,
 Daïpoé l'soaï d'la bovà al argardont la rotà,
 En attendèn l'bovi qu' t'alla prèndrè la gottà,
 E s'léçhont l'òs naru et reümont leü dèdion.

.....

Vèttia l'séloaï qu' lancè sos foa en jherbè
 Pl'òs horizon !
 Partot d'rubi font cliançi l'bè dés hérbè
 Dés frai gazon.

L'òs papillon rutaïssont su lès buchè,
 Leü mantiau bliè ;
 A plièn golè, on vai sorti dés ruçhè
 D'cobliè d'avliè.

Sus çhaquè bròs, ganglia a tot-lès tigè,
 Y en-a p'million !
 P'l'òs prâ fliori, p'l'òs boè, tot cè voltigè
 En torbillon !

L'aluèttà montè èn chantèn, la promirè ;
 L'montè tindi !
 Pr'alla porta u bon Diu sa prèyirè
 U Paradis !

Rionda em'on-oa, la lardaïra monirè,
 Avoé l'quinfion,
 Su l'arbèpin sobliè, em'onna sourcirè,
 Onna çhanfon.

L'ranssignolè çampe èn l'air sés aubadè
 A plièn gosi.
 E pliorè, é rit, égrènnè sés rouladè
 A fair' pliaïsi !

Jusqu'è mouçhon, jusqu'è ptioutè parpiulè
 Qu'dansont pl'òs air !
 Du vieü clioçi, quand l'Anjlusso s'envulè,
 Quin beau concert !

Illè dièn l'çhamp, pèndèn qu'Jhouli arbrètè
 Sèn s'emporta,
 L'bovi sorprèn, u bè d'la raï s'arrètè
 Rèn qu'pr'écota.

L'òs ju perdu, al argade èn hiautànnà,
 Al-t-ou contèn !
 Et dièn sa man, sarrèn son bonnet d'lànnà,
 Dit son Pâtèn.

Poé, l'cœu joyeux, é rattrapè lès cueurnè :
 Jhouli ! Fromèn !
 A tombà d'né, al éfiolra lès beurnè,
 D'èn fé l'sérmèn !

A mon ami C. BUTTIN

ONNA NÉ D'CHAUD TÊP A LA CAMPAGNÈ

On ârin, tot ptiolet, s'enfouflè dièn lès saïlè,
Et la né, a pas d'leüp, vint d'allmâ les étaïlè
Què faron illé n'haut, vagnè dièn l'grand prá bliu,
Cmè d'bariote ésparsliè pè l'corti du bon Diu !

Banstou la l'na s'abade u sonjhon d'la montagnè,
Fâ la quila pè vi illiava la campagnè,
Lés pliannè, lôs vallon, lés gueurie avoé lôs boè ;
L'écotte... et n'avoui rèn : Tot dromaï, tot é moè !

Sèn bri, u bord dés nan, cliançhè sa tètâ riondâ,
L's'amuse a vi fromlii sa chevelurâ bliondâ ;
Et lés rnoïe, a l'èntor, saüton folè dè joé ;
Et fon la çambeltâ, u jhoion és écoé !

On n'avoui rèn nion cè. La brisé qu'lés berlançhè,
Endromaï sus leü bros lôs aïjhô dièn les brançhè.
La suèttâ, p'fair' l'ameü, et l'grou çhavan golu,
Solè, ont fotu l'camp du çhèno bornalu !

Plôs prá, p'lés labeü çhaude, u pid dés jharbonirè,
U bon Diu lôs grillè grignotont leü prèyirè ;
La cliosse, u polailli, dromaï sus sa covâ,
Et lôs bu étèndu, reümont dièn la bovâ.

L'air é tièdo ; l'polet brille u clioçi d'l'égliisè ;
Après la spa, l'païsan sort dior èn bré dè chmisè,
S'étouille épantrèna sus la pirra d'son soaï,
U contr'on vieü talot onco çhaud du sèloaï !

Lôs ju mettia fromâ, à l'ombrâ du grand poblio
Qué grèvolè dvant lui, é fâ son contio doblo,
Dés vaichô qual ara à la fin dés mèsson,
Et réve é grous écus qu'vont gonfliâ sos borson.

E vaï peüssâ sôs ptiou, dou jouflu, dou grou momo,
Al' contèn, al' t'héreü, mé què l'raï d'son royaumo ;
Et n'barè pas, d'sé tcho, pè tot l'or don palais,
Yon dés dou portairon qué frumont son boaidè !

Et l'arin, tot ptiolet, s'enfouflè dièn les saïlè,
Et la né, illé n'haut, èntretint lés étaïlè.

A Aimé MARCOZ, d'Ecle

L'PATOÉ

Mon brave Aimé, d'sé bien contèn !
Grâce a taï dè pouaï, d'tèps èn tèps,
Lire onco l'bon patoé d'ma mârè...
Yore, à Rmèlly, é défèndu
D'parlà patoé : On est pèndu
S'on vu restâ l'enfan d'son pâre.

Tot l'mondo parlè l'Parijin ;
S'té di « bonjhor » à quâquè v'sin,
Dièn la villiè lèngua d'ta mârè,
Vlan ! du coup t'lo coppè l'sobliè ;
Rli bènoni bâille et n'pu pliè
T'parlà cmè parlavè son pâre.

E t'rèpond « Môssieu ! » grou cmè l'bré,
« Tout va, Môssieu, à votre gré ? »
Yeü-tou qu'té donc, ma pourra mârè ?
Yeü-tou qu'y a rlôs mots qu' d'amivou,
Qu'avoé pliaisi d'avouisivou,
Quand t'parliva a mon vieü pâre ?

Ah ! mn'ami ! mon pè grand règret
E d'vi flâ u çamp a Sègret,
Yeü Diu gardè ma bonna mârè !
Tôs lôs Rmèllien dés âtros coup
Qu'la dàillè d'la mort, coup sur coup
Mèssne a couté d'mon pourro pâre !

Adiu Rmèlly ! et lés çhanfons
Du mèd'cin Biard ! Lôs poutafon
Qu'ont sarvi a coècliâ les mârè,
Ont étoffa tot c'qu'y avai d'grand,
Et lôs ènfan qu'èvront sus Çh'ran
Nè ressemblèront pàs a leü pâre.

Taï, t'n'è pliè qu'on râro r'biolon
Qu'a peüssa dièn lôs étroblion !
U bon souv'ni d'ta pourra mârè,
Çhanta, mon ptiou ! Çhant'èn patoé !
Y èn a onco qu'âmont ta voé,
Pirra sorda d'la voé d'leü pâre !!!

Viva la campagne

Campa-gnard res-tins çhi nos Nos ains d'pan dièn la pa-
 ti-re On a d'tome à la pa-ni-re D'barra d'bon vin u far-
 tot Campa-gnard Cam-pa-gnard res-tins çhi nos
 Y en a d'saquin qu'modon p'la vèlla Crèyon d'u braf-fa los écus
 Poé so-ven ti-ron la fi-cel-la Et rve-nion set cmè d'échangliu
 Vei tós viù l'en-fan du grou Nâcho qu'a dé-cam-pa l'pouro garçon
 Pè prendre on-na fènn' a plio-ma-cho qu'a du coup net-tia sos borson.
 Yo-re n'tron drillè Trainè l'andrillè Sa bella
 Da-ma l'a lat-tia Et sus lés rottè E va é
 Tot ra-pa tot mal-em-bro-tia

VIVA LA CAMPAGNÈ !

REFRAIN

Campagnard, restins çhi nos !
 Nos ains d'pan dièn la patirè,
 On a d'tome a la panirè,
 D'barra d'bon vin u fartot !
 Campanard ! (bis) restins çhi nos !

Y èn a d'saquin qu'modon p'la vèlla,
 Crèyon d'u braffa lôs écu,
 Poé, sovèn tiron la ficella,
 Et rvènnion set cmè d'échangliu.
 V'si tós viù l'enfan du grou Nâcho,
 Qu'a décampa, l'pouro garçon,
 Pè prendre onna fènn' a pliomacho,
 Qu'la du coup nettia sos borson.

Yorè n'tron drillè
 Trainè l'andrillè :
 Sa bella dama l'a lattia ;
 Et sus lés rottè
 E va, é vrotè,
 Tot rapa, tot malèmbottia.

D'né parlo pas d'la mouivra d'Luisa,
 Qu'sè demènè c'mon sarpenton ;
 Qu'a on moé d'dentèlle a sa chmisa,
 Dè rban envorzu èn feston.
 Liaï, tot pari, lyavà p'la Francè,
 La patala on beau matin.
 E paraï qu'él n'a p'avu d'chancè ;
 V'la rvèyi bianchè em'on patin.

Capoé t' trottinè,
 L'pid dièn d'bottinè,
 Sus d'talon copa en sobliè,
 Pour' amouaireüsa,
 Qu'a peü d'la beüsa,
 N'vins pas çharçhi d'galans partiè !

Ouai, ma faï ! la tète lés virè,
 A r'los qu'abandnon leü maison ;
 N'sai pas quin diablo lés attirè
 Et lés fa pèdrè la raison.

Du matin jusqu'à la né naïra
E s'érançon, lôs malhéreü !
E marchon cmè d'bètiè à la faïra
Et nion p'lé dire : « Allen ! n'y a preu ! »

Pour' embécilo,
T'itas tranquilo,
Pè quai-t'ou qu'é qu'ta fotu l'camp ?
Sè, loèn d'la vèlla
Ta via t'ai bèlla,
Pè quai t'boras l'cou dièn l'carcan ?

Jamais contèn què quand é s'brulé,
L'patron t'itiè p'tè boriogna.
L'sintimo jhor, é ronne, é rulè,
Et t'nè pus pàs l'manda promna.
Maï, d'amri mé nè mdii què d'rave,
Dromi sus la paille u luizi,
Què trima l'jhor u fod dés cavè
Qu'fliaron a plièn naz l'got d'mosi.

...Et, sé t'arrivé
D'empogni d'crivè ?
(Y èn-a par taï, pèsqu'y èn a p'tôs.)
A ta carcassè
T'né trovè d'pliacè
Que d'ion carrô dès hopitô.

Ah ! môs amis, sayins pè sajho !
Laissins lôs néno désarta !
U het du clioçi de n'tron vlahjo,
L'polet chantè la Libarta !
Ichè, nion nos fara la barba,
Nos prendra p'l'ano du molin ;
On pu, sus l'cré, vi poènta l'arba,
U rèsta dromi, s'nôs volin.

Vieü covèn d'pailè,
Villè morailè,
Vos vailli mé qu'tôs lôs palais ;
D'sos v'trè gottirè
On y u vaï rirè
La maitra, s'n'hommo et lôs valets !

Lassa ! l'païsan a bin sés peiné,
(Nos sins sus tèrra p'travailli),
Mais sos bré sont libro dés çchainè
Dè rlôs qu'souon dièn d'vrai polailli.
Nos vagnins los fromèn, les saïlè,

En plièn séloaï, loèn dés taudis ;
N'tron pliançi va p'hiaut qu'lès étaillè,
Et n's'arrètè qu'u Paradis.

Dièn l'air qu'lès bagnè,
N'y a qu'lès montagnè
Qu'è nos bârron lyava l'horizon.
Les larjhè cliusè
Què l'nañ y u crusè
Sont lés peurtè de n'tra praïzon.

Quand vint l'Printèps, tot s'arguingoliè,
La campagnè vu fignola ;
Lôs boton luison d'sos les foliè,
Tôs lôs pra. d'flieü sont bariola.
L'aluèttà montè jusqu'é niolè,
U cliâ de l'na, l'ranssignolè
Nos dit sés çanfons lés pè drôle,
Et l'merl' abadè son sobliè.

La tète naïra
Et la lardaïra,
La cava-rosse avoé l'quinfion,
Utor du vlahjo,
Font gai tapajho ;
Et plôs cocu !... y èn a mé d'ion !

En juillet, astou qu'lôs nids d'caillè
Ont viu déflà lôs abadon,
L'saüteü va décroçi sa daïllè,
Et s'pliantè l'gonvi u cropion.
On l'vaï campa sus sés guibôlè
Faire allâ dou bré dégordi ;
Et l'hiaut fromèn qu'son aché frôle,
Allonjhè p'tèrra sos épi.

Sa fièttà gangliè,
Branle et sçharangliè
Utor d'sos jharret égralia ;
Sa groussa çhmisa
En taïla grisa
Bâillè tota dégrètaïa.

En octobro, lés çharroui crèyon ;
Lôs bus, l'bovi sont l'long d'la rai.
Dsos leu pènglion lôs âbro plèyon ;
E faut lés cottâ p'lès tniï draï.
Lôs prâs sont dru ; l'tropé y u broutè,
L'barjhi l'pè lésto, l'pè malin,

S'amuse a corre après les ptiouté,
Pè l'pliais d'les sarrâ l'guinglin.
Et p'les morainè
On vaï les grainè
Dés r'sin porpu rire u sèloaï.
Onco deuè dmènjhè
Et la vèndènjhè
Pchottra d'sos la vira du troaï.

L'hivé t'itiè, vettia la bisa !
Lôs mouchon blian tombon d'lèn-haut.
Lôs uti n'quitton pliè la r'misa,
Lès mochè font ronfliâ l'forniau.
Utor, la maitra rafistolè
Les villiè rucliè dés ènfant,
Lè mtè d'coupé è carmagnoè,
Tot èn surveillèn l'matafan.
Avoé sa goéta,
Lui, su r'na chéta,
Racmoudè cavagne et pani ;
Al ènvartoliè
L'avan, qu'è moliè,
Entrè quâquè brô d'châtagni.

La naï chargè l'covèn d'la granjhè ;
Pliè nion n'traversè les cortnè ;
Dian ènfilo l'gilet a manjhè,
Jusqu'è ju déchèn son bonnet.
Tindi qu'la bisè vint sacueurè
L'pècliè d'la pèurta, lôs farroaï,
Lui prend son écocheü pr'écueurè,
D'arri lôs sa, près d'la paraï.
Dian ! a la çhappa,
Pan ! tappa ! tappa !
Sus l'fromèn, l'gliandon, la trèquia.
Dian ! a la çhappa,
Pan ! tappa ! tappa !
L'or r'bombe èn grans dsôs l'avardia !

Païsan, t'vaï bin, n'y a pàs à dirè,
N'tra via vaut tchot rla dés monchu
Nos sins ntro maitre, et les prèyirè
Qu'on fâ n'vont jamais qu'u bon Diu.
Quand dés man nôs tombront la pâla,
La trèn, la daille u l'écocheü,

Què l'momènt vindra de vri l'ala,
Nos n'vrins pas loèn rtrovâ lôs vieü.
Sus la Tornèta
Quand la trompèta
D'l'ange éveillra les deuè Savoè,
On prend la gottà,
Et l'long d'la rotta
Nos porrins flâ têt a ron moé !

FÊTE MUSICALE A RUMILLY EN 1900

TRANSPARENT RUE DU CHATEAU

Vieü çhâté de R'mèlly,
Douta ta sentinèlla.
T'n'as pas bésoèn d'vellii
Ç'tô traï jhor su la vèlla.
S'tavouisiva d'bri vè l'beü
T'saré qu'è l'bri dé tambeü,
Dé fifro, dé cliarinèttè,
Dé viourbe et dé trompèttè ;
S'tè vaï luirè lé chèmne
Et lôs luizi d'Montborné,
Pas d'alerta ! E lôs lampion,
L'foa dès illuminachon.
Poèn d'Voracè
Dièn la Pliacè !
Nos çhantin,
Nos dansin
Dé Tarrô tant qu'à la Mòla,
Pè fèta n'trôs bons ami
Nos fassin la farandola.
Taï qu'té vieü, resta droimi !

L' Matin d' Pâqué

Lento

La grand clio. ché d' la pa - ro - che Borle u son - jhon du clio -
 chi Har - di Jhaque é souai Pa. que é l' mo - men — d' se dépaçhi

LA JHAQUÈLLA A SON JHÂQUÈ

L' MATIN D' PAQUÈ

(Air de COLOMBAT
imitant la cloche
à toute volée)

La grand clioché
 D' la paroche
 Borle u sonjhon du cliochi ;
 Hardi, Jhâquè !
 E houaï Pâquè
 E l' momèn d' sè dépaçhi !

Y ara prèssa
 P' la grand mèssa
 Qu' va çhanta n' tron èncora ;
 Sayin lésto
 Et vito présto,
 P' nè pas ètrè cabora.

T' as d' sabotè,
 Prènds té botè
 Qu' sont lé n' haut sus l' tavolan,
 Les bottinè
 Dè n' tra Fine
 Nuvè du promi jhor d' l' An.

Ta basquina
 D' molesquina,
 Et ton gilet d' fin Nankin,
 Ta cravatta
 Dièn ta fatta
 La montra du grou Diankin.

Dièn la malla
 Ta berdalla,
 Ton çhapé (rli qu' à lè r' ban),
 Ta culotta
 Qu' la Cu Corta
 M' a fé payi dix - sa franc.

A poé baillè
 Mè ma taillè
 Et mon pé bravo fichu ;
 Ta Jhaquella
 Sara bèlla
 Cmè la fènna d' on monchu !

Sus ta tablia
 Confortablia
 T' arré on polet roti,
 Deuè botollie
 D' vin dé gorliè
 Qu' a meüra dièn n' tron corti.

Hardi Jhâquè,
 E houaï Pâquè,
 E guèro l' momèn d' bâilli.
 L' cliochi ronnè,
 L' appé sonnè,
 Allé, Jhâquè, é faut dâilli !
 (On modè amo p' la vi.)

LES GROMAILLÈRIÈ

Dièn lés bonnè saison, quand tot' lés nuirè baillon,
L'èn darri, près du foa, n'tros bon païsan gromaillon.

Du vieü forniau boaïteü on carron tint lés piotè ;
Dièn l'bronzin mâ coéclia, la païrola barbotè.
A ron litiô pèndu u sommi du pliançi,
On accrochè l'croaïzu : la veilla va emènci.
Avant d'sorti lés nuè, la dégordia coznirè
A rèntra l'grou pan nai dièn l'vènrô d'la patirè ;
Lés aisé qu'sont nettiè déjha sont sus l'seilli ;
Lôs martiau, lôs bènnon, tot é prêt p'travailli.
En attendèn lôs vsin, la maitra qu' tojhor brâva,
Dièn l'boffet prend la cliâ pè déchèdre à la câva ;
Et d'sos son bré, l'tara montrè son groèn macçhrâ
Et baillè cm'on chavan qu'on vindrè d'évènrâ.

E nôs ! b'na né a tô !... La Nannon, la Daudiné,
La Guitta, la Péron, la Tienna, la Françlinè,
En parlèn têt lés six, têt lés six a la faï,
Font brinnâ leüs escliau sus la pirra du soai.
L'grou Joson qu'lés avoui, va pouaïsi à la diabliâ
Dou, traï bènnon dè nuè qu'é versè sus la tablia,
Puse u sonjhon du moé ion dè rlôs grand croblion
Qu'sara banstou poèntu d'superbo gromaillon.

On cambè pè d'sus l'banc. Joson qu'a prend sa 'pliacè
A couté d'la Péron, a la Françline èn facè.
Avoé son poëg fromâ qu' t'a s'du qu'on çarvaïron,
E jhorbè sus lés nuè qu'é passe a la Péron.
La Guitta prend l'martiau. Hardi, donc ! çhacon tappè ;
On s'drè u Martinet ; on rit, on bliague, on jhappè ;
On parlè du beau teps qu'on avu p'laborâ,
D'la fènnâ du Régèn, du sarmon d'Écora,
Dès golu qu'on a viu la véperna d'la vogua,
Dès sourci, du sarvan, du bon Diu, d'la Sandgogua,
Dè tot c'què s'dit partiè, dè tot c'què s'fâ par lé,
Tot u passe. Et l'molin du moni d'Avarlé
Fâ bogramèn moèn d'bri avoé sa bartavalla

Qué rlès lènguè d'sarpèn qu'vos viront la sarvalla.
Tot d'on coup, sus l'bavu, on cocu enrroupiâ
Pr'annonci la miné, borlè cm'on estropiâ.
Joson finaï lè r'don : avoé sés man qu'é croisè
E fâ tombâ d'ion quart lés nuè barbè, lés croisè.
La Maitra s'live alors, montè sus l'taborè ;
Prend dou vairo d'tatieü, du daigt peüssè l'farè ;
Sort l'grand matafoli, têt bavè d'toma grassa,
Appeurte l'grou tarâ, dièn l'âtra man sa tassa ;
Et vettia n'trôs ami, tôs guillerèt, tôs dru,
Qu'font marchi lôs jhova et baïvont l'vin borru.

L'polet pu bin çantâ ; l'cocu répètâ l'heüra,
Çhacon dit sa çhanfon et péquè sa roumeüra :
« La Barjhire et l'Sègnieü » et sôs trint-six coplièt,
E cmarè baillè l'tèps d'vouaïda quâquè goüblièt.
On tappè du dés man aprè çâque romancè ;
Lôs bravô font frèzna lôs châssi ; la crèdencè.
Et Joson, qu'fâ Ifaro, plieürè cm'on grou baban,
Quand al avoui çhanta « Genevièvè d'Braban ».

Mais l'croaïzu va mori !... E faut qu'on s'èn allèsè ;
On sè serrè la man, avant qu'é s'amortèsè...
On sort d'hior... Et déjha l'étaïla du Bovi
Sè balancè illiamô, u fin bèt du clioçi !!!

Los Matafans

En oc - to - bro quand los gor - fon d'cha - ta -
 gne Ptiolès hèr - son gan - gliont p'los cha - ta - gne On vai par -
 to a tra - vè n'tre cam - pa - gne L'volan d'sos l'bré los païsan s'ali -
 gni Banstou d'vant leü se dris - sont les jho - va - les d'bella tre -
 quia qu'on va meüdre u mo - lin Daï la Toussan jus -
 qu'utor d'Car - na - va - le D'grou ma - ta - fan tindi nos nos r'ga - lins.
 Los sa - voyard N'sont pas d'go - liard Car pèndèn qu'è sont
 mis - che E ne m'diont pas d'brì - o - che Los sa - voyard
 sont d'fort gail - lard Los pàre et los en - fant Nos mdiinstot d'ma - ta -
 fan Vi - va los ma - ta - fans Vi - va los ma - ta - fan.

A. M. DE SAINT-BON
 Février 1909
 (Fête des Savoyards de Marseille)

LÔS MATAFANS

REFRAIN

Lôs Savoyard
 N'sont pas d'goliard ;
 Car, pèndèn qu'è sont miochè,
 E ne m'diont pas d'briochè.
 Lôs Savoyard
 Sont d'fort gaillard ;
 Lôs pàre et lôs enfant,
 Nos mdiins tôs d'matafan,
 Viva lôs matafan (bis).

1^e Copliet

En octobro, quand lôs gorfon d'châtagne,
 Ptiolès hèrson, gangliont p'lôs châtagni,
 On vaï parto, a travè n'trè campagnè,
 L'volan d'sos l'bré, lôs païsan s'aligni.
 Banstou d'vant leü, sè drissent lés jhovalè
 D'blla trèquia qu'on va meüdre u molin ;
 Daï la Toussan jusqu' utor d'Carnavalè
 D'grou matafan tindi nôs nôs r'galins. (Refrain.)

2^e Copliet

Quand l'hivé plieüre et qu'lés bianchè falliuchè
 En escadron tombont du Paradis,
 Ah ! quin pliaisi, quand on vaï sus lés buchè,
 Frèznà la casse et qu'on vaï l'saladi
 Battre la Diane é man d'la groussa Luisa,
 Qu'fâ manœuvrà sa villiè colie d'boè,
 Embarjholâ jusqu'è daïgt d'farna grisa,
 Qu'ell' va varsa dièn son bon houlio d'noè ! (Refrain.)

3^e Copliet

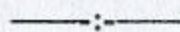
La sarmèn fliambe et nos vèyin rli m'raclio :
 Lôs matafan dévniont rossè emè l'or,
 Et leü parfum va caressi le emâclio ;
 L'pélo chèt bon et, tôs contèn d'leü sort,
 Lôs ptiou, lôs grand sont utor d'là pâtirè ;
 E s'fotont bin dès polè, du boli !
 Sus l'coup d'mijhor, qu'aïtou qué qu'lès attirè ?
 E l'matafan sus l'grand matafoli ! (*Refrain.*)

4^e Copliet

Açhtâ sus l'banc, lôs dou codo sus tâblia,
 Pâ ion n'dit mot, et, sèn perdrè son tèmpe,
 Çhâcon attrape on bocon em'a la râblia,
 Et di on virju, s'èn dérrouillè lès dènt.
 Gàrda par vos vtrôs carqulin, vtrès épognè,
 Tôs vtrôs gâtiau, vtrôs maspin, vtrôs croquant.
 Lôs Savoyard (d'vos u dio sèn vargognè),
 Amont bin mé quatre u cinq matafan. (*Refrain.*)

5^e Copliet

Lôs matafan, l'pan d'gliandon, lès çhâtagne,
 Môs bons ami, vettia ç'què rënd luron ;
 Vettia ç'què nôs rappellè n'très montagnè,
 Lôs præ sé vér, lôs boè, n'trôs frai vallon.
 Dè n'tron pays, ah ! gardin la mémoèrè ;
 Et. l'vaïrr' èn man, çhantin tôs, môs ènfant !
 A plièn gosi, çhantin, borlin la gloèrè
 Dè ntra Savoé et d'sos bon matafan ! (*Refrain.*)



A MA VILLIÈ MAÏSON



In-d'so du vieü schâaté, qu'a râsa la mitraille,
 Entrè lôs grou quarti dès robustè moraille
 Qu'ont formâ sés piaïson,
 A r'biola ma maïson.

Larjhè d'cinq u six pid, dou banc èn pirra dura
 Encadron l'portaïron, et pè tot' uvartura,
 Pè rli qu' vodrè èntrâ,
 Onna peurta vitrà.

Onna schambr' u promi, deuè u sécond étajho,
 L'galatan et l'corti, vettia to n'tron ménajho.
 Et capoé n'y avai preü
 Pé faire quatre héreü.

Mon père, cordanni, pè matni qu' l'hirondèlla.
 Avant l'ârba du jhor, tappâvè sus la s'mèlla,
 Et schantâvè sôs fion,
 Deuès heüre avant l'quinfiôn.

Lès schanfôn d'Béranger, em' onna volâ d'cigâlè,
 Dsos lôs trà artisnâ, fâso zonna leüs âlè ;
 Lisette et Napolion
 Dansivo l'rigodon.

Lôs copliè dès galan et dès barjhirè fôlè
 Sèn façon mécliovo leü lestè farandôlè
 E copliè endiabliâ
 Dè n'tron fin mèd'çin Biâ.

Pèndèn qu'mon pourro père a plièn gosi çhantâvè,
 N'tron brâv' ovri, Fliorè, qu' n'avai poèn d'voé, sobliavè
 Et d'on air guillèrè,
 Trivè son bè dè l'gnè.

Ah ! d'lés veyo tojhor, a bounion sus leü sèllè,
La manigli a la man, rinmâ lèu ritournèllè,
S'accompagnèn du pid
Qu' n'itai pa dièn l'tirpid.

Pvé darri tós lós dou, d'aparcheüdo ma mârè,
En trèn d'pliomâ la spa, u l'goutâ qu'el préparè,
Cova, d'sos grand ju bliu,
Son ptiou Josè, l'jofliu.

Tôs lós quatre contèn, tant l'matin qu'la prègnirè,
L'œu plien d'joè, sèn souci, la botquâ pliena d'rirè,
Passivo lès saison
Dièn n'tra ptiouta maïson.

Pourra ptiouta maïson ! vieü nid banstou tot gato !
T'vai rvègni tós lós ans, tristo, l'aijho foyato.
Mais pliè rèn dièn r'li nid,
Qu'la mort a dégarni.

Ma mârè, vè l'bon Diu, s't'envola la promirè,
Et l'èn-haut dés étaïle a tranfolà lès lmirè ;
Mon bon pâre et l'ovri
Sont modâ têt pari.

Et yorè tot solè, ènrè tos banc rustico,
Sus ton soai tot rondia, d'rèvo mélancolico,
Près d'la peurta froma,
A r'los qu' d'ai tant ama !

A mon pour'ami « Aimé MARCOZ » devniü mort. - (Mars 1906)

A AIMÉ MARCOZ

Auteur du « Croaïzü »

Mon pour' Aimé ! Tai, qu'd'avou rviu
Guillèret pèndèn çté vacancè,
T'a fé brilli sus la chospancè
Pé l'darri coup ton vieü croaïzü !

Rli vieü croaïzü tot èmpeüfâ,
Qu't'a r'trova u cu d'na cavagnè,
Parmi lós rublion, lès aragnè,
Qu'avoé d'findrè t'a dérofa.

L'croaïzü qu't'élourniva-dièn l'bri,
Et dont l'farè fé cm'on grou rélo,
Sus l'topin farâvè dièn l'pélo,
Daï la Toussan u maï d'Fèvri.

L'croaïzü qu'hier t'nôs a chantâ,
Avoé ton œu et tot ton sofflio,
Qu'nos a laïcha lós ju botofflio
Dés larmè qu'èn ont dégottâ !

E paraï qu'u darri momèn,
Quand la mort vint p'tè créya : « gârre ! »
T'a volu onco vi sa fârre,
Et mori èn tnièn ton sermèn.

Tai, vrai quinfion, gai, tojhor dru !
Quai-t-ou qu'a poui t'fairè vri l'âla ?
T'n'avouirè pliè, u boè d'la Sâla,
Ç'ti printèp, chantâ lós cocu !

D'espéro, lassa ! qu'è l'bon Diu,
D'son Paradis, t'a fé la donna,
Et qu'la bonna Dama d'Armonna,
P'ènrâ, t'a prêtâ son croaïzü !

L'SARMON D'LENCORÂ D'LOURNÉ

P'savaï quand ? — Nion n'm'a renseigna.
T'ai-t-ou avant lôs assègna ?...
Ma fai ! d'n'è porri pâ v's u dirè...
Mais têt ç'qu'y a d'chot : d'n'itou pâ né,
Rla dmènjhè qu'l'encorâ d'Lourné,
Dièn sa man inièn sa tabatirè,
En chairè fasaï son sarmon,
S'u demènâvè em'on démon
Qu'vodrè s'escampâ d'sa cheüdirè.

*Daïpoé la darirè michon,
V'n'i plièn on pèllè dè r'ligeon,
Pâ mé què vtrè polailè ;
Vôs n'pènsa rèn qu'a lôs écu,
Vôs farra vargogne é Bojhu,
Qu'sont portan bin canaillè.*

*S'vôs poua, vôs vouaïdrâ lôs fartot
D'Çhautagnè et tôs rlos d'Piracot.
Poaï perdu, moé d'ivrogne !
Quand é s'agit du botolion,
Et d'avalâ l'ju du gorlion,
On vaï rirè v'trè trognè !*

*Fotu çhins, vos m'envargogni,
Vs'i mé d'pèttia qu'lôs alôgni
N'montront d'pènglion d'alôgnè.
U tèmpe d'Pâquè, sèns vôs pressâ,
Vos fasi sgnion d'vôs confessâ,
A poé, villiè charognè.*

*Lé lèndman, vos remènci vtron trèn;
La dàillè, l'râté u la trèn
Marchont pèndèn ls'officho ;
S'vôs avâ d'sou, franc scélérâ,
Tôs lôs dvèndro, vôs farra grâ.
Vôs crèvri tôs dièn l'vicho !*

*Trèmbliâ, môs gueu ! coquin trèmbliâ !
D'ai peü què Rli qu'fa meüra l'bliâ
Banstou vs' écramiotèsè ;
Car sé chèn l'parfum dés rousi,
E chèn tot pari l'got d'mosi,
Qu' s'abadè dés ponèsè !*

Et l'brâv' hommo, sèn s'arrètâ,
Fasaï çqué poaï p'ètre écotâ ;
Mais, ouat ! va t'fair' lan lairè !
La Jeann'ton, sus son taborè,
Lés man croaigè sus s'n emborè,
Dromsivè u pid d'la chairè.

La Luison, l'mènton sus sa croaï,
Pènsave é tartifliè u barboaï
Qu'barbotivo dièn l'aüla.
La Bâbé, lôs dou ju fromâ,
Ronfliavè emè ion qu't'enrommâ,
En ènvorzè la gueüla.

A couté, la groussa Sasson,
En révo, veyâ son garçon
Qu'sè battivè a la guerra,
Avoé sa béguna sus l'cochon,
L'risquavè d'sè fotre a bochon,
Et d's'èbartmèntâ p'terra.

Lôs hommo, l'çhapé d'vant l'mènton,
Illé, parlivo a caçhon
De c'qu'é s'passave u vlajho.
Al tô sus l'contio dé labeü,
Dé bétie qu'al avont u beu,
D'la sétia, des orajho...

*Ah ! tou dinsè, dit l'encorâ,
Qu'vos m'avouisi ?... Vs' ètè dannâ ;
Griboliè vos tint p'lès patalè ;
U fod d'l'ènfé v's allâ plionjhi,
Et l'foa dè Diu va vos ronjhi,
Vos carcinâ jusqu'è râtalè !
Lourné ! Lourné ! tou qu'té dèvniü ?
Pè montâ l'èn-haut çhi l'bon Diu,
Ta coppâ totè lés catalè !*

A rli moment on étranjhi,
 Qu'taï rèstâ darri l'bènaïti,
 Sè tniiv' lés cutè d'rirè !...
 L'èncorâ, rojho em'on pavot,
 L'apostrophè et l'dit : *Grou gavot,*
Qu'âi tou qué qu'tâ a dirè ?

— Maï ?... Rèn ! D'n'ai pâ l'ènvia d'badnâ.
 Lés jhèns d'Lourné sont tôs dannâ ;
 Vsii preü dè ; n'y a pâ d'dotto !
 D'm'è farri d'bila s'd'èn itou ;
 Mais, bogro, d'n'é sé pâ si fou :
 D'sé dè Rmèlly !... D'm'èn fotto !!!

ONNA BLIAGUA D'CONTRÈBÈNDI

Qu'd'âi avoui racontâ p'Calaman s'chi Josè Collonge, à Conzy

L'schavan brossu miaillivè dièn lés biolè.
 Nos itò traï, l'ballot su lés épaulè,
 Traï fort luron. Y avai maï, Calaman,
 D'itou l'promi, on maillon à la man ;
 Vniivè apré maï l'enfant du biclio d'Brailè,
 Poé, darri lui, lè ptiou nambot Moraillè :
 On avorton, pâ p'hiaut qué mn'emborè,
 Quand é s'arbaillè su sôs dou jharrè ;
 Mais fort em'on cric, lésto em'onna saütralla :
 Jamais la peü à rli n'a m'tâ la m'dalla !
 Nos marschivo tôs à la quoua du leüp,
 P'lôs cro, p'lôs cré, plés gueurrie et p'lés labeü.
 D'avant nos, l'grand G'nou, qué connsvè lés rotè,
 Flâvè tot plian, l'patalon dièn lés bottè ;
 En étournèn pé vi dè tôs lôs flian,
 Sè n'y avai pâs partiè quâquè gâpian ;
 Car lôs gablou sovèn vos èn font d'grisè :
 R'lôs grou molion s'acouatron d'sos lés sisè ;
 Poé tot d'on coup, s'abadon d'leü golet,
 Vos tombon dsus emè lè r'nard sus l'polet.
 E ç'qué t'arvâ : Nôs, sèn nos fairè d'bila,
 T'chot qué l'grand G'nou d'avant nos fasaï la quila,

Nos allivo ! Quand, du fôd d'on talu,
 On vai s'dressi on grand scharambalu,
 Poé dou, poé traï : « Halte-là ! bas les pattè !
 « Qu'é nos borlon : Hardi ! vouaïda lés fattè !
 « Et vos allâ nos suivrè, lôs ami ! »
 Ah ! Foa d'Diu ! nos chèntin l'safromi
 Daïpoé l's artoaï jusqu'u sonjhon d'la téta !
 L'grand G'nou arbrète et vu étrè d'la féta...
 Tou qu'nos fasin ? Tou qu'nos prégnin l'galop,
 U bin faut-ou abandnâ n'trôs ballot,
 U bin tôs quatr', et sèn prendrè dés m'tannè,
 A r'los gaillard sacueurè lés pariannè ?

« D'sai bin, l's enfant, qu'vôs n'ète pas mosi ;
 « Mais r'lôs fainiant ont schacon on fosi ;
 « Nos dit l'grand G'nou : Défassi la brètalla !
 « Et p'lôs vionnè, dâillin à grand patalla ! »
 Mais, nion n'branlâve (étaï du d'abandnâ
 N'tron bocon d'pan qu'on avai affanâ) ;
 Quand l'grand pèndu, onna vraitâ canaillè,
 S'avance et vu èmpoigni n'tron Moraillè.
 « Eh ! ptiou Poucet ! allè ! pas tant d'façon !
 « Qu'el dit, dépasche à devri tos borson ;
 « Fila d'avant maï, u d'té m'to d'sos ma vésta ! »

Ah ! môs ami ! la tièvra n'pâs pé lésta !
 Lè ptiou Moraillè attrapè n'tron gâpian
 P'la piau du cu, l'virè em'on matafan,
 On coup, dou coup, u bè dés brè l'berlanschè,
 Poé illè n'haut, l'fâ tranfolâ lés branschè...
 Sus lôs boaisson d'crèyou lè vi r'bombâ !...
 Y a trènte an d'cé !... Mais nion n'la viu r'tombâ !

Vos n'èn risi ? N'y a portan pas d'quaï rirè.
 Sus lôs gablou, tôs lôs quatr' on sè rvirè ;
 Et, dè rna man, on lés serrè l'gosi,
 Poé, d'l'âtra man, on l's arraschè l'fosi.
 Ma faï ! tant pis p'lôs casson, p'lés cabossè !
 Sus leü coschon on écliapè lés crossè ;
 Et lôs canon, sèn tambeü, ni sobliè,
 On l's'a vendu p'èn fairè d'bon soffliè !!!

U PRESIDÈN DES ANCHINS ÉLÉVO DU COLLÉJO DÈ RMÈLLY

D'rèpondo à s'n'envitaçhon u banquet

Quand d'itou ptiou (y a longtèp, lassa !),
D'approvivo onna jhaquta,
Què corrivè dièn la botqua ;
Ma pourra màrè èn itaï lassa.

L'amâvè l'féjho, los graïfion,
L'babliivè cm'onna boyandirè,
Et l'ganfoliivè la pâtirè,
Astout qu'lavaï mdia son dédion.

Sôs frare, on matin, sus l'grou pliano
Qu' t'u fran sonjhon dè ntron corti,
Faso los leüp p'la fair' sorti,
Et braillivo cm'on tropé d'âno !

La bogra, sèn ma parmichon,
Sè d'l'avou pas copâ lés âlè,
Arré flâ tot draï du flian d'Sâlè,
Rtrovâ son nid a Marmichon.

Maï, d'é beau montâ sus la fréta,
Pr'essèyi s'dè poaï m'envolâ ;
Cmè ma jhaquta d'sé désolâ ;
D'n'è porraï pas ètrè d'la féta !!!

RÉPONSE A L'INVITATION AU BANQUET AMICAL DU COLLÈGE

(JUN 1908)

Mon brâvo monchu l'Supèrieü,
D'ai bin rchu vtro dou mot aimâblio
D'allâ vo vi d'sarri héreü ;
Mais, p'fotrè l'camp ? Ah ! vettia l'diablo,
D'n'ai pas l'âla d'on pâcorieü.

D'trinquâ pr'on cou avoé môs frarè
D'arri grand pliaisi, ouaï ma faï,
Bairè dè rli Piracô qu'farè ;
Avoé d'ami s'doutâ la saï,
Lés occajon dévniot sè râre !

Mais, a çti momèn d'la saison,
(A moèn què l'bon Diu fasse on mrâclio),
D'poaï pas m'abadâ d'la maïson ;
L'manjho n'pu pas quittâ son râclio,
Ni l'praïsni dâilli d'sa praïson.

Ah ! d'amri portan l'priviléjo
Dè rlô qu'porront, la smanna qu'vint,
Allâ rtrovâ ntron vieü Colléjo,
P'faire bisquâ rla niâ d'Pèguin,
Qu'vodrô l'brulâ, rlôs sacriléjo !

Capoé n'tron colléjo saï vieü,
E s'mâtint draï su sés guibôle ;
E n'est ni manglio, ni boaiteü ;
Al a viu d'âtrè farandôle,
Et lôs jharbon n'lô font pâs peü.

Môs ami, fasi bon corajho ;
Sarrâ vô tos pré du drapeau !
Vos savi bin què, dièn l'orajho,
On avoui borlà lôs crapaud ;
Laïssi passâ tot rli tapajho !

E rvindra bin rli benaï tèt
(Cmè dsivè Brâ, n'tron grand poéto).
Yaü nòs varrin lés bravo jhèn
Parrâ l'cu a rlòs faux prophéto
Qu'ont l'œu tot ptiou, mais d'grandè dèn

Bonjhor, sè vos pliè, a monchu Descôtè,
A ntron Présidèn, à rli bon Rmèllien ;
Et qu'é sachè bièn què son anchin v'sin,
Porrè, sèn bliaguâ, rèmplii dix barôtè
Rèn què dés règrè qu'al a çti matin,
D'sè vi, malgra lui, attatia p'les piôtè,
Quand al amrè tant être à v'tron festin.

L'PTIOU FLI.

RÉPONSE A MONSIEUR LE DOCTEUR DUVERNAY

PRÉSIDENT DES ANCIENS ÉLÈVES

(Invitation au banquet du Collège - Juin 1912)

*Lòs Gascons, la Vrètâ ! n'sont pas tos p'lés Espagnè,
Illiamo pé R'mèlly, y èn a d'plièné cavagnè !*

Vos m'èvitâ, brâvo Monchu !
Pr'allâ, sto jhor, fairè ripaillè.
Oh ! d'n'ai pas pèur d'étrè mâ r'chu,
Ni d'mé trovâ avoé d'canaillè.

D'sai bin qu'y arra d'mairè d'canton,
D'coblie d'âbbé, d'apothicaïro,
D'chanuèno qu'ont doblïo mêtton,
On moé d'mèdcin, avoé d'notairo.

Mais, malgrâ cèt, d'sé bièt fatia,
(E faut, bogro, qu' d'u répéteso),
Dié lòs brancards d'sé attatia ;
N'y a pas moyen què d'mabadéso !

Tòs lòs ans, la méma çhanfon,
Tòs lòs ans, la méma rimalla,
E m'è mandont l'èvitachon,
E m'è diont qu'è m'tont mon écoualla.

Tòs lòs ans, d'lé dio : « Gramaci ! »
E répondè a leür dépêchè,
« Capoé v's arra d'dindo farci,
« Pr'alla vos vi é n'y a pas mèchè ! »

D'véyo bin què nion n'mè comprèd.
(D'n'è parlo qu'la lègua d'ma mârè.)
Et lés tête dés grou savèt
Qu' comprègnont l'patoè dévgnont râre !

Vettia pé c'tian l'mèm' accidèt :
Pas on bènè qu' poisë m'comprèdrè !
E l'darri coup ! mon Présidèt :
D'sai pas l'francé ; mais d've l'apprèdrè !

Jamais d'la via vos porré m'lirè ;
Rè qu' du pènsa, maï, d'crivo d'rirè.
Vòs trimri, monchu, tant qu'a la miné,
Sé v'ni pas près d'vòs l'abbé Çhavané.

D'sègno

Tot cot,

L'Çôquot.

LÔS ALLOBROGÈS DÈ RMÈLLY

REFRAIN

Vrais enfant dè Rmèlly ! L'jhor d'la pènnaz s'prèparè,
Hardi ! sarrin lôs rèng ; marchin têt a ron moé !
Montrin qu'nos ain onco du sang dè n'trôs grand pâre ;
Schantin a plièna voé,
Tôs : « Et capoé ! »

1^e Copliet

Lôs âtro coup, quand d'tyran sèn vargognè,
Dè rna boutia crèyèn nôs avallâ,
Ion contrè dix, sont vniu nôs scharschi rognè,
Dés vieü Rmèllien pâ ion na grèvola.
Quand lôs bolè, lès ballè et la mitraille
Cmè l'ouragan battivo lôs rempâ,
On lès a viu dèpid sus lès moraille,
Jusqu'à la mort (*bis*) tnii bon, sèn décampâ. (*Refrain.*)

2^e Copliet

La pirra saüte et l'morti dégringolè,
Mais rèn n'y u fâ ; n'trôs borjhaï, sèn bronchi,
A coup d'aschon messnon lès espingolè,
Et crivon l'coé dè rli qu'ose approschi.
Epantrènna et têt maschra p'la peüdra,
E tappon du, jhorbon sèn s'arrètâ.
Car y a quaqu'rèn qu'é craignon mé qu'la feüdrâ :
E d'vi mori (*bis*) l'Honneü, la Libartâ ! (*Refrain.*)

3^e Copliet

Môs bons ami, qu'ain nôs fait dè r'hertajho
D'gloère et d'fiarta qu'lôs vieü nôs ont laicha ?
N'tron cœu s'arr't-on pranè vouaïdo d'corajho,
L'niveau d'l'honneü, schi nôs, a-t-ou baïcha ?
Lôs étranjhi, sèn canon, ni bombardè,
Tot à l'aisè vè l'Beü ont déballa !
Restant d'partot, farceur, marchand d'cocardè,
Rlôs charlatan (*bis*) nôs ont têt ènssourçla. (*Refrain.*)

4^e Copliet

Rlôs farajhin qu' n'ont pâ l'ammè d'roulottè,
Qu' n'ont jamais chu ç'qu'étaï què d'travailli,
Ont l'emborè qu'sort banstou d'leü culottè,
Et cmè d'César s'arbaillon pè Rmèlly !
Tôs rlôs rufian què vivon sus n'trè cutè,
Pis què d'sangsui, què d'niche d'corcolion,
Mdion n'tron pan blian et nos laïsson lès crutè :
A leü la miche (*bis*) et par nôs lôs râclion ! (*Refrain.*)

5^e Copliet

Vèttia l'momèn d'prèndrè l'manjho d'la rmassè
P'lès arbatâ parmi lôs écovlion.
Tant pis par leü, s'é font trop la grimacè,
Quand é faudra qu'é bèvéson l'bolion !
Nôs sin schi nos : fasin cmè ntrôs ancétro,
Restin uni dièn la Fratarnitâ !
Lôs Césarion, mandin lès a Bicétro ;
Gardin par nôs (*bis*) l'Honneü, la Libartâ ! (*Refrain.*)

LE RETOUR DU PRINTEMPS ET L'EXILÉ RUMILLIEN

Au milieu du brouillard, du givre et des glaçons,
De ses doigts engourdis tordant sa barbe grise,
L'hiver, qui se réveille au souffle de la brise,
Déserte nos foyers, regagne nos vallons.

A regret il s'en va, traînant sur nos collines
Les rebords échancrés de son neigeux manteau,
Au sommet de nos monts laissant quelque lambeau
Comme l'agneau sa laine aux branches d'aubépines.

Le clair soleil d'avril remonte dans les cieux.
Sa lumière féconde illumine l'espace.
La nature sourit : l'hirondelle qui passe
Ramène sous nos toits son gazouillis joyeux...

Astre brillant et bon, de Dieu sublime ouvrage,
Qui nous verse à flots la vie et la clarté,
Ouvre donc tes trésors et répands, sans partage,
Sur mon sol bien aimé, dans un ciel sans nuage,
Tes gerbes de lumière et de fécondité !

Dévoile du printemps la riante figure,
Rends-lui ses doux parfums, son duvet de gazon,
Sa couronne de fleurs, ses tapis de verdure ;
Que ses tièdes zéphyr, dans leur tendre murmure,
Caressent doucement les prés en floraison !

Qu'avec amour, là-bas, il orne cette terre,
Cette terre bénie où dorment mes aïeux,
Où la première fois j'entrouvis ma paupière,
Où j'ai balbutié ma première prière
Au Père Tout-Puissant qui règne dans les cieux !

O pays bien aimé ! ma petite patrie !
Vallons, torrent limpide, humble et calme cité !
Vous voyez revenir l'espérance et la vie,
Et mon cœur oppressé par la mélancolie,
Ne redit que ces mots : « Malheureux exilé ! »

Je vois d'ici l'aurore,
Dans sa rose clarté,
Qui dessine et colore
Les toits de ma cité.
J'entends l'onde qui roule
Dans le lit du Chéran,
La brise qui roucoule
Sur les bords du torrent ;
Et, de sa voie plaintive,
La Néphaz fugitive
M'appelle en murmurant.

La nature s'éveille
Dans un berceau de fleurs ;
Un chaud rayon sommeille
Sur les sarments en pleurs.
La blanche pâquerette,
En nos prés reverdis,
Scintille, humble planète
D'un petit paradis.
Tout sourit, tout respire...
Et moi seul je soupire
Loin de mon beau pays.

Du faite des montagnes,
La coupe du soleil
Verse dans nos campagnes
Un jour pur et vermeil.
En perles, la rosée
Reçoit ses doux rayons,
Puis, retombe brisée
Dans le creux des sillons...
Que je voudrais encore,
Sous la glèbe sonore,
Entendre les grillons !

Là-bas, sous la charmille,
Où j'aimais à m'asseoir,
La fauvette babille
De l'aube jusqu'au soir.
Et, lorsque la nuit sombre
Couvre le vieux château,
Le rossignol, dans l'ombre,
Fait tressaillir l'écho...
Mais sa douce harmonie,
A mon âme attendrie,
N'apporte qu'un sanglot.

Chaque soir, à cette heure,
Dans des accents émus,
Je ris, je chante et pleure.
Mais il ne revient plus !
Le gazon de ces rives
Ne porte plus ses pas,
Et mes notes plaintives
Ne le ramènent pas !
Son oreille infidèle
Ecoute Philomène
Sous de plus doux climats !

Pourquoi, dans le silence
Où s'endort l'univers,
Chanterais-je en cadence
Sous ces buissons déserts ?
Personne qui soupire
Aux larmes de ma voix,
Je suis seul !... Viens, ma lyre,
Revenons au fond des bois.
A ce lieu solitaire
Chantons l'hymne dernière
Pour la dernière fois.

Non ! non ! ne t'enfuis pas de cette roche obscure
Où la Néphaz gazouille, où le Chéran murmure
En unissant leurs eaux.
Ta voix est plus suave, en disant ta prière,
Quand ton chant modulé se mêle avec mystère
Au bruit confus des flots !

Là, si tu n'y vois plus l'heureuse silhouette
Qui, tous les soirs, glissait attentive et discrète,
Le long des marronniers,
Ah ! ne réclame pas à l'orphelin sa mère,
Ne redemande pas au banni sa chaumière,
L'air libre aux prisonniers !

Sur un sol étranger, le chagrin me dévore.
De mon cruel exil je subis et déplore
La fatale rigueur.

Si la main du destin laissait tomber mes chaînes,
Vers toi, je volerais, abandonnant ces plaines
Où germe la douleur !

Mon pays bien aimé ! A quoi bon l'espérance
Au malheureux proscrit qui doit, dans la souffrance,
Traîner ses tristes jours !
Loin de toi, désormais, sur des plages lointaines,
Je verrai s'écouler mes heures incertaines
Loin de toi pour toujours !

Adieu, vallons ombreux ! verdoyantes prairies !
Adieu, bois et torrents ! divines mélodies !
Vieux murs, toit paternel !
Que de ses doux rayons le soleil vous inonde,
Jouissez à jamais par sa chaleur féconde
D'un printemps éternel !

Pour moi, fatal jouet du sort qui me torture,
Je n'ai plus qu'à souffrir ;
Je voudrais... mais, hélas ! j'élargis ma blessure
A votre souvenir !
Mon beau pays, adieu ! Ma voix tremblante expire,
En mêlant ces deux mots au rôle de ma lyre :
« Pleurer seul et mourir ! »

RETOUR DE VACANCES

(En gare de Grenoble, entre deux trains)

Pendant que de nos monts je vois les pics sublimes
S'élever flamboyants dans un ciel toujours bleu,
Mon cœur ému s'élance au delà de leurs cimes,
Et vous envoie à tous un douloureux adieu.
Adieu, mes chers amis, la vapeur nous emporte
Là-bas, au loin, bien loin, sur la terre d'exil ;
Mais votre souvenir vers vous tous nous reporte :
Nous sommes cerfs-volants dont vous tenez le fil !

RÉPONSE A L'AUTEUR DU « LAC »

dans la Cornemuse

Journal de Marseille (juillet 1901)

Signé J. PAYOUD

Mon vieux maître, Sylvain, jadis m'apprit à lire,
A griffonner un peu ; mais, hélas ! ce fut tout.
Toi, chéri d'Apollon, tu cultives la lyre,
Fortuné Jean Payoud !

Sous ton souffle irrité, la douce « Cornemuse »
Qui nous charme toujours de contes caressants,
Semble, aujourd'hui, rugir, exhalant de ta muse
Les fulgurants accents.

Eh ! quoi ! Bourget sacré, beau lac de Lamartine,
Où l'étoile se mire, en tremblant sur les eaux ;
Austère Mont-du-Chat, toi, dont l'ombre s'incline
Et dort dans les roseaux ;

Grottes, rugueux rochers, dont la croupe sauvage
Forme l'écrin géant du plus beau des saphyrs,
Vous tous, heureux témoins des heureux d'un autre âge,
Gardiens de souvenirs !

Ne vous souvient-il plus de ces heures sublimes,
Où le poète ému confiait tour à tour
Aux replis de ton onde, aux échos de vos cimes
Le chant de son amour ?

Dites, qu'avez-vous fait de ce profond silence
Qui régnait en ces lieux à son sceptre soumis,
Où le bruit des rameurs seul tombait en cadence
Sur les flots endormis ?

De confuses clameurs troublent vos solitudes ;
La vapeur sur les bords, la vapeur sur les eaux
Siffle, mugit, roulant de folles multitudes
D'Hautecombe à Bourdeaux !

Anathème à ces gens que nul respect n'arrête,
Qui de leurs pas impurs piétinent sur ces lieux
Dont les soupirs d'Elvire et l'âme du Poète
Ont fait un coin des cieux !

Anathème aux Judas, qu'un vil lucre dévoie,
Après spéculateurs, exploités éhontés !
Vendez votre pays, enfants de la Savoie !
A l'encan ses beautés !

Je ne reviendrai plus, ô Lac ! non, je te quitte,
Et sans tourner vers toi mes yeux désespérés...

.....

Bon voyage, mon Jean ! va, décampe au plus vite
Avec tes poings serrés !

Malgré ta foudre à blanc, ton innocent tonnerre,
Nous garderons, bien sûr, notre Lac et nos monts.
Il est encore à nous ce joyau de la Terre,
Oui ! nous le garderons !

Nous tirons nul souci du farouche anathème
Que tu lances sur nous. Le jet amer du fiel
Qui jaillit du crapaud, dans sa fureur extrême,
Ne peut atteindre au ciel !

Souffle, gonfle ta gorge ! embouche ta trompette,
Fais vibrer les échos d'injurieux hoquets.
Traite-nous d'hôteliers, de croupiers, doux poète !
D'avidés mastroquets.

Le Lac est assez pur pour que son flot nous lave.
Lamartine, ton Dieu, que nous aimons aussi,
Exalta ce pays où tu répands ta bave,
Que ta plume noircit.

Il parcourut nos monts, entra dans nos chaumières,
S'assit à nos foyers, y rompit le pain noir,
Oubliant sous nos toits les coutumes altières
Du somptueux manoir.

Sur nos sommets sereins où planait son génie,
Sa pensée était libre, et les bruits d'alentour
N'entravaient nullement la divine harmonie
Du divin troubadour.

Où le titan chanta, le petit nain bourdonne.
La nature, pour lui, a voilé ses beautés ;
Le flot n'a plus d'azur, le soleil qui rayonne
A perdu ses clartés.

Allons ! barde grincheux ! Si nos cerveaux sont vides,
Et si nous t'attendons pour garnir nos goussets,
Pourquoi frapper si fort sur des têtes stupides,
Modère tes excès !

Règle un peu mieux, l'ami ! ta lyre qui déloge,
Qui geint et grince à faux ; car tu pourrais, demain,
Rencontrer, par hasard, quelque vieil Allobroge
Errant sur ton chemin.

Il n'est pas doux, crois-moi, surtout quand on le pique,
D'autres, noirs comme toi, il les a ramonés ;
Et pour lui c'est un jeu d'écraser le moustique
Qui zonzonne à son nez !

*Use
De la cornemuse
Si cela t'amuse,
Soit ! mais n'en abuse.*

UN SAVOYARD LACUSTRE.

AU POÈTE RUMILLIEN CONSTANT BERLIOZ

Quand les brouillards d'Irlande, après, glacés, funèbres,
S'allongent sur les eaux dans l'horreur des ténèbres ;
Quand le vaisseau, plongé dans la profonde nuit,
S'assoupit morne et lourd de tristesse et d'ennui ;
Quand nos marins bretons, gars aux larges épaules,
Sombres, muets, pensifs, perdus au fond des pôles,
Sentent, sous le ciel noir, leur courage faillir,
Alors, si l'un d'entre eux se lève et fait jaillir
De son gosier sonore un air de la Patrie,
L'espoir renaît au cœur, et le cœur à la vie.
Bercés dans leurs hamacs, sous l'entrepont trop bas,
Ils rêvent doucement à ceux qui sont là-bas,
Au foyer, près de l'âtre où crépite la braise,
A la lande, aux genêts, au bruit de la falaise
Se dressant comme un phare à l'horizon lointain,
Où l'aurore s'allume, où le couchant s'éteint.
Le vol des souvenirs autour d'eux tourbillonne
Et les endort heureux sur la terre bretonne.

Ainsi tu fais, Constant, pour tous nos Savoyards,
Pour nous, Rumilliens, qu'a projetés épars
Le sort, noir forgeron façonnant sur l'enclume
Nos destins. Que le ciel soit pur ou que la brume
Nous couvre. Ah ! nous sentons parfois, brisés, rêveurs,
S'infiltrer goutte à goutte et tomber en nos cœurs
L'ennui, liqueur amère aux forçats dans les bagnes,
Aux proscrits sur l'écueil, à nous loin des montagnes
Dont les flancs, vers la plaine, inclinés en arceaux,
Furent pour nous, enfants, nos immenses berceaux.
Mais, que ta voix vibrante, en superbe envolée,
Par dessus nos monts verts sortant de la vallée,
Nous apporte en exil un écho du pays.
Tout change, tout renaît à nos yeux ébouis.
Nous revoyons d'ici notre vieille chaumière,
Le coteau qui s'endort au bord de la rivière,
Nos bois, le vallon creux, nos plantureux vergers ;
Nous entendons au loin les chants de nos bergers
Mêlés au carillon du troupeau qui chemine

Sous les sentiers ombreux où fleure l'aubépine.
Là-bas, près du torrent, apparaissent pointus,
Tourmentés, inégaux, de mousse revêtus,
Les toits de la cité qu'un passé fier honore,
Que je regrette, hélas ! que tu chéris encore,
Le clocher miroitant, tout pailleté de feu,
Avec son coq altier, perdu dans le ciel bleu !

Quels souvenirs charmants, que de douces pensées
Réveillent en mon cœur tes rimes cadencées !
J'entends autour de moi bourdonner leur essaim,
En ce moment, où seul, tes strophes à la main,
Je lis et je relis tes derniers vers, poète !
J'étais loin du festin, mais je suis à la fête.
« Sous le toit du Collège, entre ses murs bénis » (1),
Je vous vois les anciens aux nouveaux réunis :
Le passé, l'avenir ; le jour qui vient d'éclorre
Donnant au jour qui tombe une lueur d'aurore ;
Les fruits déjà bien mûrs, enlacés dans les fleurs ;
La joie à tous les fronts, la paix en tous les cœurs.
Je vous entends jaser, pleins d'une gaieté franche,
Et je vois le pinson écouter, sur la branche,
L'œil oblique, étonné, le murmure des voix,
Harmonie inconnue aux profondeurs des bois.

Oisillon près de l'aigle, arbuste au pied du hêtre,
Ma place eût été là, près de toi, mon cher Maître,
Pour savourer les vers me parlant du Chéran,
Des muguetts de Mieudry, de la Néphaz rêvant
A son vieux pont caduc ; de l'antique Madone
Sous son tilleul géant où l'abeille bourdonne,
De Béard endormi, là, sur le même bord,
Où l'Espérance luit, où repose la mort (2) ;
De notre Rumilly, noble preux, vieil ancêtre,
Notre-Dame de l'Aumône et plus bas le cimetière.
Qui respira jadis la poudre et le salpêtre,
Vécut d'honneur intact et succomba sans voir
Si l'intérêt peut vivre à côté du devoir ;
De ces Maîtres savants qui cultivent la sève
Du vrai, du beau, du bien, de la foi qui soulève :
Modestes ouvriers, sans éclat et sans bruit,
Pensant avec le cœur, travaillant avec lui.

(1) Commencement de la pièce de vers de C. Berlioz.

(2) Rive gauche du Chéran où se trouvent : la Chapelle de

Grâce à ta muse, ami, mon œil qui te regarde
Surprend jusqu'à ton geste inspiré, mon vieux barde !
Arrière les chagrins, sombres et noirs soucis !
Pour un moment au moins auprès de vous assis,
Je sens mon cœur rempli d'une chaude allégresse
Battre comme au vieux temps de ma prime jeunesse :
Ici... je suis... là-bas ; et je serre la main
De mes frères d'hier et de ceux de demain ;
Et je bénis celui qui suspendit l'épée,
Pour peindre avec sa plume en l'arc-en-ciel trempée
Des tableaux si touchants en un si court récit.

Au vieux soldat, salut ! Au poète, merci !

Le berceau

And.

Le ber-ceau c'est le nid c'est la vi-e Le ber-
 ceau c'est l'au-ro-re du jour Le ber-ceau c'est la mè-re ra-
 vi-e Le ber-ceau c'est l'es-poir - c'est l'a-mour.
 Au fond des bois quand la bri-se sou-pi-re Lyre a-mou-
 reuse à tra-vers les ra-meaux E-cou-tez donc tout
 ce qu'elle en-tend di-re Dans les buis-sons à l'ombre des or-meaux.

LE BERCEAU

REFRAIN

Le berceau, c'est le nid, c'est la vie,
 Le berceau, c'est l'aurore du jour,
 Le berceau, c'est la mère ravie,
 Le berceau, c'est l'espoir, c'est l'amour.

1^{er} COUPLET

Au fond des bois quand la brise soupire,
 Lyre amoureuse à travers les rameaux
 Ecoutez donc tout ce qu'elle entend dire
 Dans les buissons à l'ombre des ormeaux.

2^e COUPLET

Elle dira, j'ai surpris, indiscreète,
 Sous la feuillée et dans les blés jaunis,
 Le gai pinson et la vive alouette
 Chantant tous deux, se penchant sur leurs nids.

3^e COUPLET

J'ai vu le pauvre en sa triste mansarde,
 J'ai vu le riche en son palais doré.
 L'un comme l'autre avec amour regarde
 Et chante auprès de l'enfant adoré.

4^e COUPLET

Le Dieu puissant qui créa toutes choses
 Donna la plume au sautillant oiseau,
 Au vert printemps il prodigua les roses
 A l'homme enfin il donna le berceau.

5^e COUPLET

Berceau mignon, doux abri de l'enfance,
 Trésor d'amour, frêle divinité,
 C'est en tes flancs que Dieu mit sa puissance
 Source féconde ou boit l'Humanité.

INSOUCIANCE ET CHARITÉ
LA CIGALE ET L'ABEILLE

La cigale ayant chanté
Tout l'été,
S'aperçoit avec surprise,
Aux aiguillons de la bise,
Qu'elle n'a rien à manger
Et qu'elle est en grand danger
De mourir.
Aussitôt près d'une abeille
Qui, dans sa ruche sommeille,
D'accourir.

Toc ! toc ! Hélas ! ouvrez-moi, je vous prie !
Dit la cigale : Il y va de ma vie.
Je suis pauvre et j'ai faim,
Et j'ai froid, et demain
Je suis morte, si le ciel
Ne m'accorde un peu de miel
Entassé dans votre ruche.
Je grelotte, je trébuche ;
Ah ! de grâce, écoutez-moi !
Rien qu'un coin sous votre toit
Avec un peu de pâture !
L'an prochain, je vous le jure,
Je vous rendrai sans compter
Ce que vous m'aurez prêté.

— Qui donc, ici, de la sorte,
Gémit au seuil de ma porte ?
Dit l'abeille s'approchant.
Qu'est devenu votre chant ?
Car c'est bien vous, ma voisine,
Sans vous voir, je vous devine,
Qui, l'été, sur l'arbre en fleur,
Nuit et jour, avec fureur,
Donniez aubades
Et sérénades ?
Ah ! gousset vide et ventre creux
Sont bien trésors des paresseux !...

Cependant, quoique coupable,
Vous aurez place à ma table.
Allons ! entrez ! Chauffez-vous !
Et partagez avec nous
Notre gîte.
Puis, quand naîtra le printemps,
Rappelez-vous que le temps
Passe vite ;
Que, s'il est bon de chanter,
Il faut penser, en été,
Quand le bon soleil nous donne
Les beaux jours où l'on moissonne,
Au revers
Des hivers.

TABLE

Joseph FONTAINE, poète rumillien	3
L'Printèps	9
L'matin à la campagnè	12
Onna né d'çhaud tèt à la campagnè	14
L'patoé	15
Viva la campagne	16
Fête musicale à Rumilly en 1900	21
La Jhaquèlla à son Jhâquè	22
Les Gromaillèriè	24
Lôs Matafans	26
A ma villiè maïson	29
A Aimé Marcoz, auteur du « Croaizù ».....	31
L'sarmon d'l'Encorâ d'Lournè	32
Onna bliagua d'contrèbèndi	34
U présidèn des anchins élévo du colléjo dè Rmèlly	36
Réponse à l'invitation au banquet amical du collège.....	37
Réponse à M. le Docteur Duvernay, président des Anciens Elèves	38
Lôs Allobrogès dè Rmèlly	40
Le retour du printemps et l'exilé rumillien	42
Retour de vacances	45
Réponse à l'auteur du « Lac » dans la Cornemuse.....	46
Au poète rumilien Constant Berlioz	49
Le Berceau	52
Insouciance et charité. — La cigale et l'Abeille.....	54